William Rochat-Killer, affineur des Charbonnières

William ROCHAT-KILLER - Les Charbonnières - affineur 1935

Commerce de vacherins commencé en 1932 par Annette Rochat qui se sépare alors de l'entreprise "Les fils de J.-M. Rochat" et s'associe avec ses neveux Hector-Albert, Simon et William. Elle sera toutefois peu à peu mise de côté. William quitte l'association en 1935 pour fonder son propre commerce. Il s'installe dans la maison Jules-Jérémie Rochat dont il utilise les caves. Future maison dite chez Will et où déjà nous avons rencontré quantité de personnages liés au vacherin.

Vente du commerce en 1964 à Alexandre Borgeaud. Le même racheta aussi le commerce de vacherins de Paul-Edouard Candaux aux Charbonnières. Cessation d'activité en 1972 pour A. Borgeaud.

Cher oncle William

Ce pouvait être en 1958. William-Rochat-Killer, de la grande famille des Titouillon, et son neveu Gaston Rochat laitier, mon père, étaient accoudés à la barrière du virage de la boulangerie et de la laiterie, vous savez, là, face aux champs de la Sagne qu'ils contemplaient d'un oeil rêveur. Et au soleil. Parfaitement. Au soleil du début de ce mois de décembre où il faisait plutôt un temps à aller se promener dans les bois, et sans casquette, la tête nue, qu'à rester dans ses caves à emboîter des vacherins.

Ça ne tirait pas!

Donc l'oncle et le neveu étaient là, avec leurs caves bien remplies qui les attendaient. Mais y aller pourquoi, puisqu'il n'y avait pas de commandes ? D'ailleurs on était pas coupable quand même de s'accorder cinq minutes pour prendre l'air et échanger quelques considérations sur le métier, non ?

William tout particulièrement se lamentait, mon père ayant toujours pris les choses avec un certain détachement, sans trop penser au lendemain.

- C'est foutu, qu'il disait, William. Cette année ce n'est pas comme d'habitude. Je ne sais pas ce qu'ont les gens, mais tu verras, Gaston, ces prochains jours, ça ne veut pas aller. Et on va rester avec nos vacherins sur les bras. On en a une sacrée mistoufle!

Et il pleurait William, il pleurait comme seul le sait faire un vrai affineur quand ça ne tire pas! Alors qu'il lui faut non plus seulement le mouchoir à carreaux, pourtant déjà de bonne taille, qui vous cache toute la figure quand vous vous mouchez, mais la toile à fromage, ou carrément le fleurier!

Eh oui, ça ne tirait pas. Il faisait vraiment trop beau. On voyait passer sans arrêt d'autres gens qui profitaient eux aussi de ce bon soleil. Ce n'est pas ça d'ailleurs qui allait arranger les faffaires. Surtout pas celles des affineurs.

Mon Dieu, oui, quelle mistoufle, pensait William. Des caves pleines de vacherins et point de commandes. Et des vacherins qui ne peuvent plus attendre, qui sont déjà bien assez faits et qui vont commencer à couler en bas des tablars. Qui sait qui les voudra après, hein, quand ils n'auront plus rien que deux croûtes et que le jus se sera répandu dans la rigole ? Justes bons pour la caisse, oui, pour les renards ou pour aller les

déverser en bas du Creux Martinet. Quel métier! Je vais vous plaquer tout ça, moi. C'est la dernière année. La toute dernière. On ne gagne plus sa vie, avec un fourbi pareil. Et tout ces gens du village, les autres, Gaston, qu'ont leurs week-ends et tout et tout, qui croient qu'on s'en met plein les poches!

Ce n'était donc pas le bonheur au pays des marchands de vacherins!

On se lamentait encore quand soudain se pointa la tante Mathilde, là-bas, devant la maison chez Will où William affinait ses vacherins. Sèche comme une couique, déjà décharnée à vous en faire peur, surtout à ne pas faire de vieux os, la pauvre. Elle s'approcha un peu et sitôt assez près pour se faire entendre, elle cria à son mari de son inimitable accent d'outre-Sarine à couper au tranche-légumes:

- Tu peux fenir "poîter", William, y a "tes" commandes!

Et c'est ainsi que mon père ne revit plus l'oncle ce jour-là qui disparut tout aussitôt au fond de ses caves. Ni les suivants, ni même un seul jour du mois de décembre qui avait été, paraît-il, excellent à tous points de vue!

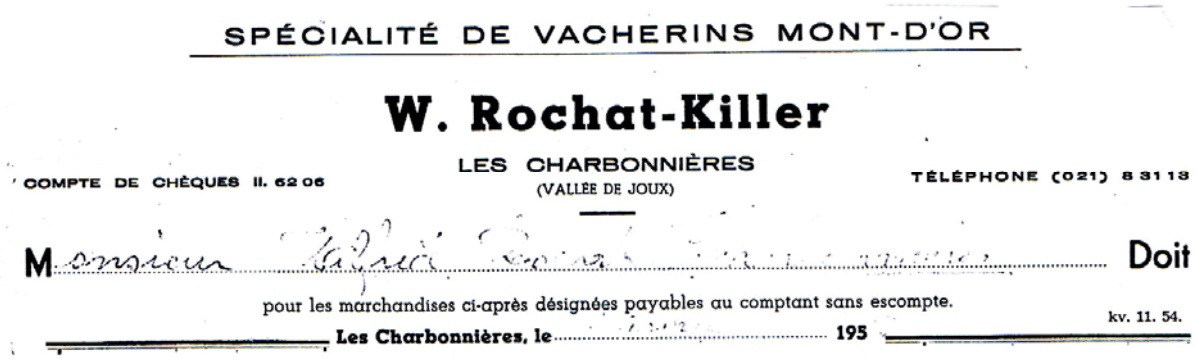
- Ces commandes qu'on avait eu, Gaston, tu te souviens ? C'est pas comme de nos jours où l'on ne vend plus rien!

Et par un jour de soleil, deux ans plus tard, au mois de décembre, recommençaient les complaintes, appuyé qu'on était à la barrière du contour de la boulangerie.

Cher oncle William, dans le fond si peu connu, qui passait mener ses fardeaux de vacherins à la gare avec le cheval et le char à brancarts sur lequel il avait du fixer un pont de fortune. Char et cheval à qui, à quel paysan du coin, à Henri qui louait la ferme ?

Ainsi lui aussi passait le soir, juste avant l'heure du train, dans un grand roulement de tonnerre. Tonnerre, mais c'est que c'était la grande épopée du vacherin où ils étaient neuf affineurs de par le village, à gémir ou à se regarder de coin. Pas surtout que le voisin ait des commandes et nous pas! Un coin dans le coeur.

C'était ce qu'on appelle le bon vieux temps!


SPÉCIALITÉ DE VACHERINS MONT-D'OR

W. Rochat-Killer

LES CHARBONNIÈRES
(VALLÉE DE JOUX)

COMPTE DE CHÈQUES II. 62 06

TÉLÉPHONE (021) 8 31 13

Monsieur ..... Doit

pour les marchandises ci-après désignées payables au comptant sans escompte.

kv. 11. 54.

Les Charbonnières, le 195

Malheureusement aucune photo de ce bon vieil oncle William. Et surtout pas celle de sa rencontre avec son neveu Gaston Rochat dans le contour de la boulangerie !

La maison dite chez Will, soit anciennement chez Jules-Jérémie Rochat. C'est dans les caves de celle-ci que William Rochat-Killer affinait ses vacherins. Nous nous souvenons parfaitement y avoir été, à la recherche notamment de quelques numéros de boîtes qui nous manquaient.

William Rochat affinait donc chez Will, dans les caves profondes que vous trouviez dans ce vénérable bâtiment qui avait connu des fortunes diverses. Puisqu'entièrement reconstruit à la fin du XIXe, siècle, passé par les flammes lors de l'incendie des Charbonnières en 1900, puis finalement reconstruit sur les mêmes murs.

C'est dans ces caves que les Jules-Jérémie Rochat, père et fils, traficotèrent un peu de vacherins, n'ayant jamais été de grands marchands.

Un fils de Jules-Jérémie Rochat, second du nom, Henri-Edouard, s'occupa lui aussi de vacherin au début des années vingt.

William ne vint s'installer dans la ferme, location de l'appartement du second étage et occupation des caves, que vers 1935. C'est dire que les locaux commerciaux restèrent longtemps sans affectation particulière.

William Rochat n'ayant pas de véhicule, il se faisait probablement amener les blancs à domicile par ses laitiers, prix en conséquence. D'autre part, pour les livraisons à la gare du Pont, il demandait les services de Elie Rochat-Badoux, autrement dit de Pedzi, dont le cheval, le Mouton, allait à merveille pour ces transports modestes jusqu'au village voisin.

Il est possible aussi que William ait conduit lui-même l'attelage que l'on mettait à sa disposition.

Des engins, chars et chevaux, que l'on vit cent fois de cette manière traverser le village dans un roulement de tonnerre, parce que c'était encore le temps des roues à cercles. Une toute ancienne époque, quoi ! Dommage simplement qu'aucun document photographique n'en témoigne. Quelle misère quand même d'avoir eu un village si commerçant, avec tous les déplacements que cela implique, personnes ou véhicules, et de ne disposer à cet égard d'aucun témoignage autre qu'écrit. Il nous arrive à ce titre, presque de forcer la matière afin qu'elle nous restitue tout ce qui a vécu. En vain, naturellement, hélas !

Le quai d'embarquement à la gare du Pont. C'est là, sur ces rails, que prenait place le ou les wagons que l'on chargerait à destination de Lausanne par la grande porte ouverte dans ce flanc occidental de ce bâtiment.

L'entrepôt de la gare du Pont, quai de déchargement des différents véhicules, en provenance surtout du village des Charbonnières. S'agissait naturellement d'être à l'heure pour que toute cette marchandise puisse être expédiée à temps, le wagon croché vers 18 heures 30 au convoi principal à destination de Vallorbe déjà, puis de la capitale. William Rochat participait lui aussi de ce grand mouvement.
Il y avait huit commerces d'affinage à l'époque, année cinquante. Trois des propriétaires étaient liés par un lien de parenté, Rochat & Cie, William Rochat, et Gaston Rochat, tous Titouillon. Pour les autres, il s'agissait de Eric Rochat, Franck Rochat, Camille Rochat-Marro, Victor Golay et Paul-Edouard Candaux.